



Le choix de votre cercueil

Paul Jullien

« Comme un chien ronge son os » a été écrit il y a quelques jours à peine, et déjà je l'oublie, comme les autres, pareils à tous ces actes qui semblent vitaux sur l'instant et qui, dans un indéfectible filet de mémoire gouttant entre les interstices du quotidien, se fauillent dans les travées de mon cerveau ; et puis se perdent peu à peu...

Il faut dire que me tombent dessus les « choses-à-faire » les plus sombres, les plus inutiles pour l'épanouissement personnel ; je suis entré de plain-pied au cœur du monstre froid de l'État. Le Pôle emploi et la peur d'être radié ; l'attente fatigante d'une convocation à Lyon alors que l'on se trouve à Paris ; les longues et fastidieuses recherches d'appartement en banlieue parisienne ; l'angoisse de manquer d'immanquables ; les courses effrénées entre les RER et les métros ; l'écriture – quelle horreur d'utiliser ce mot pour cela – de lettres hypocrites sur l'extrême volonté que je devrais avoir à m'introduire dans les milieux les plus aliénants, pour des CDD sous-payés, pour me noyer sous des vagues de hiérarchies inhumaines.

L'agitation est frénétique ; j'ai trouvé le temps de taper ces quelques mots entre deux appels auprès de propriétaires absolument absorbés par la paranoïa de ne pas être payés à la fin du mois, mais encore plus par celle de vivre ; je fais maladroitement gesticuler mes mâchoires à la recherche de mots et de formules qui pourraient les « impacter », à savoir des garanties parentales qui me suivront jusqu'à la fin de ma vie ; ils en demandent toujours plus, et je cours, dans une fuite vers nulle part, pour trouver les papiers administratifs aux noms et aux codes les plus extravagants, pour répondre à des quémandages sans cesse plus névrotiques ; mon cœur bat fort dans ma poitrine ; mes mains se pressent à appuyer sur les boutons de la photocopieuse pour alimenter le poids exponentiel des dossiers les plus inutiles ; mes poumons aspirent profondément l'air carbonique de la rue ; il manque une photocopie de la carte d'identité de mon arrière-grand-mère – téléphone – mairie d'origine – toujours, inexorablement en revenir aux origines qui collent à la peau

comme le sparadrap au capitaine Haddock – lettre recommandée – carte bleue – croiser les doigts – s’agiter, s’agiter, s’agiter, s’agiter ! Le stress monte en sinueuse flèche vers la cime du néant le plus total. Je m’agite. Aucun instant de répit.

C’est alors que telle une gifle violente giclant de nulle part, la question, la question ultime, se pose : « Mais... mais ne devrais-je pas être en train de faire autre chose que de taper ces mots sur ce clavier poussiéreux ? » Cette « autre chose » se trouve certainement être mourir étouffé sous des tonnes de dossiers, mais oui, je devrais. La pensée de l’agitation noue peu à peu sa boule dans le ventre, les mains se posent doucement sur le clavier, les membres s’alourdissent, les pensées s’étioilent dans des soubresauts d’angoisse, ce texte se meurt avant même d’avoir eu le temps d’en écrire le cœur, le fondement... Le combat s’engage ; la lutte de la vie qui passe contre celle de ma créativité. Il me faut reprendre mes esprits, et travailler encore sur ce texte, avant qu’il ne soit trop tard, avant que mon amie ne vienne me reprocher mon inaction, avant que le colocataire du moment ne se réveille et que ses bruits du levé m’empêchent de finir. L’urgence, les phrases se sabordent, l’urgence, les idées s’évaporent à l’apogée du règne de la connerie humaine. « Le temps est un cancer » disait Miller haranguant la matrice de Tania. Pris dans celle de l’État, le temps c’est simplement la mort froide de millions d’anonymes.

« On ne vit pas dans l’action » disais-je plus haut. Mais qu’entends-je par action ? Elle n’est ni le diable, ni la bête humaine, bien au contraire. Il n’y a aucun mal à agir. Mais n’oublions jamais que ces actes que l’on croit diriger n’ont que de très hasardeuses répercussions sur notre propre vie et sur le monde. Aucun choix, aucun possible n’est éternel, irrémédiable, irréversible. Nous n’avons aucun impact sur le temps qui passe ; il coule en nous et nous contrôle de loin, la bride semble lâche autour du cou, mais le moindre évènement peut la faire se resserrer tout à coup, et par cet accident provenant d’un espace-temps qui semble si éloigné de toutes nos circonvolutions, nous étrangler de nos prétentions.

Et si j’avais tort, me direz-vous ? Si en ce que j’avance, je n’ai pas raison, comment savoir que j’ai tort ? Comment savoir si malgré toutes nos prévoyances, une guerre ruinant toutes nos plus solides défenses ne viendra pas demain nous tirer brutalement du lit, pour déchirer les contrats « indéterminés », abrutir les enfants auxquels nous destinions une vie si paisible et heureuse, pour nous briser simplement ?

Le seul engagement que nous pouvons prendre envers la vie, c'est d'avoir l'humilité de reconnaître que nous ne pouvons pas tout savoir, que nous ne pouvons pas tout contrôler. Ceux qui prétendent le contraire, qui tiennent haut dans leurs mains la charia de la sécurité sont les mêmes broyés par le ressentiment et la haine. Ils rôdent sur cette surface planétaire à la recherche de la douleur et de la souffrance, jusqu'à torturer les plus heureux pour qu'ils fassent leurs ces causes sombres. Ils ne connaîtront la joie seulement lorsque leur chair viendra nourrir les vers.

Comprenez-bien, cette volonté de contrôle nous brime et produit ces ombres noires qui semblent si fortes et déterminées à tout saccager ; les névroses, les folies, et tous les démons nocturnes. Nous n'existons plus que dans le but de satisfaire à cette volonté. Chacun des actes que nous croyons être des choix nous lie à elle. Et nous ne vivons plus du tout ! L'on nous propose des systèmes de contrôle savamment étudiés ; le travail ou le chômage, la vie en couple ou le célibat volontaire, la sédentarité ou le faux-nomadisme du voyage, le confort en sont leurs attributs les plus communs. Les chaussonniers de la communication démocratique nous forcent à penser que nous pouvons choisir, de par notre libre arbitre, des solutions clef-en-main, et parallèlement font miroiter dans les médias des « vies-témoins » parfaites et extraordinaires, comme les publicitaires en fabriquent pour les appartements, les contrats de travail ou les mannequins trônant fièrement dans les vitrines néoneuses des grandes enseignes. Ils sont les chanteurs, les danseurs, les acteurs, les politiques, les grands chefs d'entreprise, toute cette gamme de « *peoples* » accrochés à la posture ; il y a ceux qui soutiennent mordicus que leur art n'a rien à voir avec un quelconque message politique, il y a les rebelles du « *so chocking* », les indignés des droits de l'homme ; tous ne sont que des caricatures enviées, les héros médiatiques du capitalisme. À nous, pauvres âmes emplies de bonté et de sincérité, ils prendront tout, nos désirs de révolution et nos joies simples, tout ce qu'ils penseront n'être que doux rêves. Le rêve fait l'homme ; on ne me laisse que les cauchemars.

Dans cette idée que nous avons le choix se fige l'énorme erreur de ce monde. Nous n'avons que le choix de notre cercueil ; à la rigueur des uniformes que nous pourrons porter lors de nos funérailles. Le capitalisme fondu dans les mains froides de l'État nous assène les mêmes discours de façade : nous sommes responsables de nos actes, notre seule volonté nous guide vers plus de progrès, nous méritons notre bonheur, comme notre malheur. Et nous y croyons ! Nous croyons à ce mérite, à ce

sermon quasi pascalien qui voudrait nous voir nous flageller devant l'autel de la Volonté ! Nous avons confondu action et agitation. Par le travail productif et administratif, l'État nous force à agir pour nous broyer toujours plus violemment entre les étaux de l'impensée. Il nous fait courir tels des chiens fous le long des barrières de la norme pour nous empêcher de lever les yeux et de contempler la beauté qui se trouve à l'intérieur de chacun d'entre nous.

L'État a peur de vous chômeurs et inactifs ! Il s'occupe de faire travailler ceux qui le peuvent encore mais les pensées vitales qui pourraient vous traverser, et les spasmes courageux qui vous secoueraient alors, le terrorisent ! Ils le terrorisent !

Dans les travées de notre cerveau, guettant un sursaut d'orgueil de notre part, attendent et se meurent les gardiens du territoire de la création. Dans cette friche abondante, le temps est harmonique, l'angoisse et la névrose inexistantes. Et même si ce n'était pas le cas, même si cette contrée paradisiaque s'étiolait sous les coups de la terreur, si vous ne pouviez en trouver le chemin, lorsque l'événement vous attendrez au détour du chemin, et que la peur vous surprendrait, vous auriez en possession l'unique carte, le seul atout qui soit à votre disposition : savoir que l'accident peut advenir. Laissons-le glisser ce temps si peu arrangeant, à l'intérieur de nous, et gargarisons-nous de ce suc vital ! Ne nous posons plus de questions ! Ne nous tourmentons plus ! Nous sommes.